



Préface

par Jean-Dominique Michel,
anthropologue de la santé,
expert en santé publique

Début 2020.

Avec des images, des visages et des paroles qui sont gravés dans notre mémoire et d'ores et déjà entrés dans l'histoire, l'Occident fut ébranlé.

La terrible pandémie tueuse, redoutée depuis des décennies par les autorités de santé, déboulait comme un ouragan, dévastant tout sur son passage.

Après avoir prétendu que le nouveau coronavirus détecté en Chine ne parviendrait jamais sous nos latitudes, nos gouvernements et autorités de santé entraient en mode « panique » devant le tsunami viral, en déclenchant des mesures présentées comme « sanitaires », qui n'avaient pourtant jamais été prévues dans aucun plan contre les pandémies !

L'affaire nous était présentée comme gravissime : un nouvel agent pathogène d'une létalité sans précédent (on parlait alors de 3 à 7 % de personnes contaminées), contre lequel aucun moyen de protection n'existait, s'abattait sur nous, justifiant (?) le blocage complet de notre société.

Le 15 mars 2020, le président Emmanuel Macron nous expliqua que nous étions en guerre contre ce redoutable ennemi invisible. À cette date, nous disposions pourtant déjà de données, provenant notamment d'Italie du Nord, qui dessinaient un tableau complètement différent – montrant que nous avions affaire non pas à une pandémie mais à une *syndémie*, c'est-à-dire à un problème de santé résultant de la rencontre entre un agent infectieux et une population fragilisée par de lourdes comorbidités ou en toute fin de vie, les gens ne répondant pas à ces critères ne courant quant à eux aucun danger particulier...

Le reconditionnement de différentes molécules connues pour avoir un effet sur ce type de virus paraissait d'ores et déjà prometteur. Surtout, le fait que la population ne courait aucun danger autre que celui provoqué par la grippe

annuelle incitait à prendre une grande respiration, à mobiliser les médecins généralistes en tant que premier rideau de soins (ainsi que cela est recommandé dans tous les plans « pandémie »), à protéger les personnes à risque sans leur faire subir de maltraitance et surtout, à laisser vivre la société le plus normalement possible.

En somme, des dispositions qui auraient été simplement conformes aux connaissances et aux bonnes pratiques en matière de santé publique, reconnues de longue date comme étant non seulement la meilleure mais encore la seule réponse possible aux épidémies respiratoires de cette nature et de cet ordre de gravité.

Il n'aura pas échappé au lecteur que ce n'est pas exactement le scénario que nous avons vécu...

Yuval Harari, devenu entre temps éminence grise du douteux directeur du Forum économique mondial, avait connu il y a quelques années un succès de librairie mondial avec un livre dans lequel il relevait que la spécificité de notre espèce (question qui de tout temps a fait l'objet de débats philosophiques et scientifiques inépuisables) résidait dans notre capacité à créer des fictions.

Notre évolution cérébrale nous ayant dotés d'une excroissance (le néocortex) dont la fonction est de produire et entretenir une représentation/simulation du réel, *l'homo* que nous sommes et qui n'est toujours pas très *sapiens* passe ainsi le plus clair de son temps à habiter les narrations qu'il a construites et à les confondre avec le réel...

Si l'on pense à tous les systèmes de croyances et à tous les corpus narratifs créés par notre espèce depuis la nuit des temps, nous avons bel et bien de quoi être saisis de vertige face à ce vaste « cabinet de curiosités » souvent assez monstrueux.

Le fait est qu'une prédominance imaginaire continue à régner sur le psychisme humain, individuel et collectif. Les représentations du monde que nous façonnons, aussi délirantes soient-elles, ont une fâcheuse propension à réduire en miettes l'observation du réel, et même le principe de réalité.

L'Occident s'est ainsi enfoncé dans un gigantesque fantasme collectif dont mon éminent confrère, le sociologue Laurent Mucchielli, a relevé qu'il ressemblait furieusement à l'histoire des trois petits cochons :

« Un terrible Loup rôde et cherche à nous détruire, nous ne sommes que de pauvres petits Cochons qui devons nous enfermer derrière une porte verrouillée et nous cacher sous la table du fait de notre impuissance. Mais Dieu merci, gentil Papa Cochon va revenir avec un grand fusil pour tuer le grand méchant Loup. »

Ce classique du répertoire fut bien, en termes de structure anthropologique de l'imaginaire, la narration délirante dans laquelle sont tombées nos sociétés et, *a fortiori* et de manière saisissante, les groupes sociaux se définissant eux-mêmes comme les plus éduqués, cartésiens et rationnels !

Nous savons certes que, depuis la nuit des temps, la menace épidémique fait partie des peurs les plus prégnantes de notre espèce. Un fâcheux officiel a ainsi exprimé devant l'Assemblée nationale que la « pandémie de Covid » était l'équivalent contemporain de la peste noire !

Nous avons, inscrite au cœur de notre programme d'espèce, la mémoire traumatique du risque majeur que des agents infectieux peuvent faire peser sur notre survie, et face auxquels notre immunité serait impuissante.

En l'occurrence, ce fantasme aura été nourri par une communication politico-médiatique incessante et *terroriste* au sens étymologique du terme : des membres de différents « comités scientifiques » allemands et britanniques ont révélé avoir reçu comme mission de leurs gouvernements de trouver des façons de présenter les choses suscitant le plus de panique possible, sans lésiner (au besoin) sur la falsification des données !

Cette narration a ensuite colonisé l'opinion publique en la plongeant dans un état de sidération, caractérisé précisément par la suspension de la capacité à penser adéquatement le réel.

Devant une telle dérive, un certain nombre de voix se sont mobilisées, cherchant à en appeler à la raison et à remettre, sinon l'église au milieu du village, au moins les bons indicateurs au centre des analyses sanitaires. Ce fut le début d'un long et douloureux combat pour les quelques experts ayant préservé leurs compétences intellectuelles et disposant de suffisamment d'intégrité pour prendre le risque de contester publiquement les narrations fallacieuses qui étaient assénées à la population dans un véritable matraquage médiatique.

C'est ainsi que je me suis retrouvé, en tant que modeste expert en santé publique, à prendre la parole pour essayer de faire connaître la réalité de ce à quoi nous étions confrontés, avec l'espoir bien naïf d'éviter une psychose collective promettant d'être infiniment plus dommageable que le malheureux virus !

D'autres voix, bien sûr, beaucoup plus prestigieuses que la mienne, s'élevèrent également, avec comme expérience commune de nous retrouver violemment attaqués par les tenants de l'idéologie sanitaire – lesquels assénaient leurs

discours délirants de manière obsessionnelle, fondés sur des analyses parfaitement frauduleuses, tout en tirant à boulet rouge (avec l'aide d'officines spécialisées dans la destruction de réputation) sur les outreucidants opposants.

Le blog de combat que je tenais sur le site du quotidien suisse la *Tribune de Genève* a connu une forte audience. Pour l'année 2020 uniquement, plus de 15 millions de lecteurs ont consulté les publications que j'avais mises en ligne. Figuraient parmi celles-ci ma propre production, mais également des articles que m'avaient proposé des spécialistes de différents domaines, cherchant eux aussi à éclairer la population sur la réalité de cette pseudo-pandémie et la manipulation dont nous faisons l'objet.

Je me souviens comme si c'était hier du premier texte que je reçus d'une personne qui se présenta à moi sous le pseudonyme d'Eusèbe Rioché.

Il y avait eu, parmi celles qui m'avaient été proposées, des productions de haut niveau. Mais lorsque je lus l'article en question, je le trouvai en toute sincérité prodigieux de pertinence et de maîtrise.

L'auteur y présentait un bouquet de compréhensions qui confirmaient bien sûr ce que nous avons déjà mis en lumière, mais avec la production nouveaux indicateurs et une sagacité qui portaient notre critique à un niveau supérieur. La publication de ce premier article connut un fort écho et fut notamment remarquée par certains épidémiologistes, statisticiens, sociologues et mathématiciens, qui s'emparèrent avec un vif intérêt de ce travail.

J'étais évidemment intrigué par l'identité de mon correspondant. La qualité de son travail signalait qu'il s'agissait d'un scientifique d'une compétence hors normes. Ce ne fut que plus tard que l'auteur me révéla qui il était vraiment. Une forme de pudeur le pousse encore à garder l'anonymat, secret qui ne saurait résister bien longtemps.

Je reçus par la suite trois autres articles de sa part, toujours aussi brillants et pertinents. L'auteur continuait de déployer une aptitude à littéralement scanner l'étendue des problématiques soulevées et à les traiter avec la même virtuosité.

Le délire collectif dans lequel nous nous sommes enfoncés depuis le début de cette funeste année 2020 signale – si besoin était – l'effondrement intellectuel, culturel et sociétal de l'Occident. La science, en particulier, a été dévoyée à cette occasion d'une manière que le citoyen non averti ne peut même pas imaginer.

Les initiés connaissaient de longue date la réalité de la dérive scientiste que

subit la science, sous deux influences majeures : la première est celle de l'ignorance épistémologique et philosophique croissante.

La science ne peut être pratiquée de manière intègre que par des esprits cultivés, qui en connaissent les caractéristiques, les indications, mais aussi les fragilités et les limites. Elle n'est en effet qu'une façon parmi d'autres de connaître le monde. Or, pour être juste (au sens de « justesse »), elle se doit d'être adaptée à ses objets de recherche en ayant recours aux méthodologies les plus adéquates à ceux-ci.

En privant progressivement les scientifiques en formation d'une culture générale leur permettant d'appréhender cette question cardinale de l'adéquation des méthodes à leurs objets, on a créé *de facto* une nouvelle génération de faiseurs sachant à peu près appliquer des procédures mais ne sachant plus en évaluer ni l'indication ni la pertinence.

En conséquence, nous faisons désormais face à un nouveau fanatisme scientifique, de nature intrinsèquement religieuse, poussant ses adeptes à édicter des dogmes et à les imposer en une sorte de catéchisme d'autorité.

Ce type de dérives est sociologiquement très classique : on l'a retrouvé à travers l'histoire dans des déclinaisons diverses, notamment dans la politique et la vie intellectuelle en général. Il s'agit d'un processus proche de celui des dérives sectaires, mais banalisé dans un conformisme de masse.

Ce que j'évoque ici rejoint une réalité qui m'avait frappé de longue date : les grands scientifiques, ceux qui démontrent une compétence solide et éprouvée, font preuve d'une extrême honnêteté quant à la réalité de ce que la science est capable de comprendre et d'expliquer. Des critères fondamentaux comme la réfutabilité des théories, la compréhension que tout ce que nous croyons savoir sera remis en question, radicalement même, tôt ou tard, leur permettent de garder un ancrage de conscience étendu préservant la démarche scientifique dans son intégrité.

Il faut rappeler à cet égard que la fonction propre – essentielle – de la science est de nature descriptive. Elle a pour vocation et pour finalité de décrire les phénomènes en proposant de plausibles ordres de causalité.

En revanche, lorsque la science bascule dans des formes de religiosité, elle s'égaré en devenant alors normative, courant même le risque de devenir prescriptive. Ce qui pour elle est la mort du petit cheval ! Or c'est exactement ce à quoi nous avons assisté : le reniement de cette éthique basale de la science est la principale cause de la dérive que nous avons vécue.

À cette hauteur de vue des meilleurs répondent hélas les certitudes et la volonté de puissance des médiocres. Le « *middle management* » de la recherche

et de l'enseignement scientifiques sont encombrés de petits potentats que le professeur Didier Raoult, dans une audition au Sénat, qualifia de « blaireaux défendant leurs terriers », se faisant nombre d'amis supplémentaires au passage. Le trait était cinglant, mais dans le mille !

En-dessous de cette nomenclatura sans talent, on trouve la plèbe des sans-grade, prolétariat de la production intellectuelle et autres assistants plus ou moins taillables et corvéables à merci. On y retrouve plus de réelles qualités scientifiques puisque ce sont eux qui bossent et triment ; ils connaissent la musique et n'ont pas grand-monde à chercher à impressionner.

Je sollicite l'indulgence du lecteur quant à ces raccourcis forcément coupables. Les généralités n'étant pas toutes dénuées de pertinence, il reste du vrai derrière le forçage de trait de la caricature...

La seconde influence délétère (les deux marchent de pair) est la corruption systémique qui prévaut désormais au sein des milieux scientifiques. Depuis plusieurs décennies, les méthodologies de recherche (en tout cas dans tous les domaines présentant des enjeux économiques) sont systématiquement dévoyées pour produire de la pseudo-science frauduleuse aux fins de servir certains intérêts – en premier lieu, bien sûr, ceux des personnes qui la financent.

Cette corruption s'est développée de manière progressive, pour atteindre aujourd'hui une dimension totalitaire. La possibilité de faire carrière (dans la recherche ou l'enseignement) est désormais conditionnée par le fait d'obtenir des financements dans le cadre des fameux partenariats public-privé. Ce qui débouche sur une corruption institutionnelle généralisée de la production scientifique : les perspectives de faire carrière et de pouvoir conduire des travaux dépend désormais de la bonne volonté des décideurs politiques et des industriels envers les chercheurs... et donc inévitablement de l'aptitude de ceux-ci à ne rien faire qui soit susceptible de déranger (ou pire : contrarier) les premiers.

Pour ne rien simplifier, il est de toute manière difficile de produire de la science digne de ce nom sur les réalités humaines. Eusèbe Rioché rappelle dans les pages qui suivent que la biologie n'est pas une science exacte. C'est encore plus vrai en tout ce qui a trait à la nature humaine : il est pour l'essentiel impossible de mettre l'être humain, sa santé, ses comportements, sa sensibilité et ses systèmes de croyances en équations et de leur appliquer un traitement statistique. L'aplatissement nécessaire pour ce faire conduit inévitablement à risquer de perdre de vue tout un ensemble de déterminants.

On sait depuis au moins vingt ans (comme le rappelle plus loin l'auteur) que l'essentiel de ce qui est publié dans la littérature médicale est faux. Et que les résultats qui sont aujourd'hui tenus pour valides par le système médical

(notamment en termes de recommandation de traitement) ne sont dans la très grande majorité des cas appuyés sur aucune science solide, ni même reproductibles. Or, quelle est au juste la valeur scientifique de résultats ne pouvant être reproduits ?!

La science officielle présentée par les pouvoirs en place et les intérêts économiques qu'ils servent relève actuellement pour l'essentiel d'un fantastique simulacre et d'une fraude qui l'est tout autant.

Cette malhonnêteté généralisée s'accompagne d'un brouillage soigneux de ce que la vraie science est capable de mettre en lumière, donnant envie de plagier Michel Sardou en tonnant : « Ne m'appellez plus jamais Science ! »

Les manipulateurs de tout poil en profitent, assénant quelques formules bien troussées du genre « Les statistiques sont des êtres sensibles avouant tout ce que ceux qui les torturent souhaitent leur entendre dire ». On cite aussi souvent Winston Churchill à qui l'on attribue ce trait d'esprit : « Je ne crois que les statistiques que j'ai moi-même trafiquées. »

Pareillement, lorsque nous tentons de rappeler certaines réalités bien observées, on nous rétorque souvent que « la vérité absolue n'existe pas » et que « nul ne saurait prétendre la détenir », comme si telle était notre prétention !

Il importe d'être conscient de la perversité de tels arguments : que la vérité absolue soit inatteignable à l'esprit humain, c'est là une vérité philosophique qu'il serait absurde de contester.

En revanche, camoufler la production de données frauduleuses en faisant accroire qu'*in fine* science corrompue et science honnête se vaudraient relève de la pure truanderie intellectuelle et éthique.

Lorsqu'elles sont utilisées à bon escient, de la bonne manière, sur le bon objet, les méthodologies dont nous disposons (y compris statistiques) permettent de poser des constats absolument probants. Les analyses d'Eusèbe Rioché en apportent la démonstration : elles révèlent toute la pertinence – et même la puissance descriptive – de la science digne de ce nom.

L'ouvrage que vous avez entre les mains est à mes yeux un véritable « brûlot de vérité ».

L'auteur y montre, par la maîtrise des outils d'analyse qui sont les siens, la réalité de tout ce qui nous a été infligé dans toute sa crue indécence : l'inconfortable vérité est que nous n'avons jamais été confrontés à un problème sanitaire d'un ordre de gravité autre que banal au cours des trois dernières années.

La catastrophe qui a été infligée à l'Occident a été le produit de mesures des-

tructives et homicides, de nature idéologique et politique, au service d'intérêts mafieux.

Nous avons été confrontés à une véritable opération criminelle de grande envergure, accompagnée d'un crime d'État contre les populations et contre la démocratie. Les auteurs de ce crime (les hypothèses de la stupidité ou de la simple production systémique ne sont depuis longtemps plus tenables) n'ont pas hésité à instrumentaliser un prétexte de santé pour terroriser la population, à commettre un homicide de masse, à soumettre les populations à une expérimentation médicale non seulement hasardeuse mais aussi et hélas – cela est aujourd'hui avéré – gravement toxique, avec une inhumanité et un art du mensonge profondément pervers.

Les orchestrateurs et les complices de cette dérive n'ont su, depuis trois ans, répondre aux arguments robustes produits par les opposants que par des anathèmes, des injures et des étiquetages détestables, en tirant toutes les pires ficelles de la diffamation, du harcèlement et même de la persécution.

Face à cette engeance, il n'est de ressources que de rester inébranlablement ancrés dans notre intégrité, engagés sur un humble et courageux chemin de science, de compréhension et de conscience.

C'est ce que propose l'auteur du présent ouvrage.

Je forme le souhait et l'espérance que ce livre puisse cheminer très largement tant il met en lumière la réalité de ce qui nous a été infligé. Si nous n'arrivons pas collectivement à enfin poser un regard lucide sur ce dont il est en réalité question, il y a fort à redouter que ceux qui sont capables de tels agissements aient encore le champ libre d'une manière menaçant notre civilisation, et jusqu'à notre devenir d'espèce.

Jean-Dominique Michel